

Ferngespräche

Die 17'000 Briefe des Albrecht von Haller



Hallers Kontakte - Gespräche mit grossen europäischen Aufklärer/innen

Kaiser Joseph II. (1741-1790)

Auf der Rückreise von Frankreich nach Wien besuchte am 17. Juli 1777 Kaiser Joseph II. Haller in seiner Wohnung an der Inselgasse. Seit über 300 Jahren war kein Kaiser in Bern aufgetaucht. Von Murten herkommend traf er vormittags ein und begab sich in den Falken. Eine Abordnung des Rates, die ihn besuchen wollte, wurde abgewiesen, da der Kaiser ausruhte. Erst am Nachmittag liess er seinen Bankier, Ludwig Zeerleder, kommen, Hallers Schwiegersohn. In dessen Begleitung besuchte er gegen Abend das Zeughaus und liess sich von einem Offizier die Kanonen erklären; auch hörte er alt Venner Rudolf Manuel an. Hierauf ging er zu Haller, mit dem er sich anderthalb Stunden unterhielt. Er sah ihn von Papieren und Büchern umgeben. Die lebhaftige Geistesgegenwart und freundliche Würde beeindruckten den Kaiser. Es war sein einziger Besuch in Bern. Ganz früh am andern Morgen wanderte er vom Falken durch die Gassen zur Münsterplattform und fuhr bei Tagesanbruch ab. Die Berner Herren urteilten, der Kaiser habe sich zu selbstbewusst aufgeführt. Dass alt Salzdirektor Haller an der Inselgasse 5 die Sehenswürdigkeit Berns sein sollte, weckte Erstaunen.

Voltaire (1664-1778)

Haller sieht in seinen Pflanzenversuchen eine gesellschaftliche Mission. Deshalb veröffentlicht er seine Abhandlung über neue Futterpflanzen nicht nur in der Gelehrtensprache Latein, sondern für ein breites Publikum auch in Deutsch und Französisch. In einem Brief an den französischen Philosophen Voltaire nennt Haller kleine, praktische Reformschritte als konkrete Ziele der Aufklärung. Mit seiner Esparsettsaat oder dem Trockenlegen eines Sumpfes argumentiert er gegen die kühnen philosophischen Würfe seines grossen weltanschaulichen Gegners.

Julie Bondeli (1731-1778)

Sie unterhielt in den späten 1750er- und 1760er-Jahren einen der wenigen Salons¹ der deutschen Schweiz, der das geistige Leben in Bern wesentlich bestimmte. Danach lebte sie in Neuenburg in wachsender Zurückgezogenheit. Sie war eine der gebildetsten und meistgerühmten Frauen des 18. Jahrhunderts. Ohne eigene Schriften zu veröffentlichen, wurde sie bekannt durch ihre geistreichen, oft literaturkritischen Traktanden ähnlichen Briefen an zahlreiche berühmte Persönlichkeiten, so z.B. an Sophie von La Roche (1730 -1807). Sie war zwischen 1766 und 1767 eine Patientin von Albrecht von Haller. Dem Rousseau-freundlichen Kreis um Bondeli stand Albrecht von Haller skeptisch gegenüber.

Bondeli liess Haller ihre Krankengeschichte zukommen, konnte dem Bericht aber angesichts des Drängens von Charles Dublé (1729 -1807) dem behandelnden Arzt, keine eigene Mitteilung hinzufügen. Sie hätte sich schon letzten Sommer bei Albrecht von Haller Rat geholt, wenn sie dessen Unpässlichkeit nicht daran gehindert hätte. Da ihre Beschwerden andauerten und Albrecht von Haller ihr vor einigen Jahren Linderung verschaffen konnte, hat sie sich erneut an ihn gewendet.

¹ Im Gegensatz zu den Zunftstuben waren die Salons Orte - meist Wohnzimmer von Privatleuten -, wo sich Männer und Frauen aus allen sozialen Schichten treffen und freie Gespräche über allerlei führen konnten.

Johann Christoph Gottsched (1700-1766)

Gottsched gehört zu den einflussreichsten Vertretern einer der Philosophie C.v. Wolffs verpflichteten rationalistischen Kunst- und Dichtungslehre. Sein «Versuch einer Critischen Dichtkunst» begründete Gottscheds Ansehen, gab aber gleichzeitig Anlass zu Kritik und Polemik. Um 1740 setzten die grossen literarischen Kontroversen ein, zunächst mit den Schweizern J.J. Bodmer und Johann Jakob Breitinger (1701 -1776), später fast mit dem gesamten literarischen Deutschland.

Gottsched rühmt die edlen Gedanken und die starke Ausdruckskraft in Hallers Dichtung, bemängelt aber die äussere Form: «Wem ein ordentliches Sylbenmaas zu schwer ist, der schreibe lieber in ungebundener Rede.»



Johann Christoph Gottsched

Anregungen für den Unterricht:

- Anbei finden Sie Ausschnitte aus der Korrespondenz zwischen Haller und den berühmten Zeitgenossen: Kaiser Joseph II., Voltaire, Julie Bondeli und Johann Christoph Gottsched.
- Diskussionsstoff: die verschiedenen Aufklärer/innen waren sich offenbar übers Tempo der Reform nicht einig (s. Haller vs. Voltaire).



Kaiser Joseph II



Haller empfängt Kaiser Joseph II., 17. Juli 1777; Holzschnitt von G. Roux; Weese 1909 Nr. 127



Julie Bondeli



Voltaire

Französischstunde

Anbei vier Briefe von oder an Haller auf Französisch. Untersuchen Sie die Briefe auf Rechtschreibung, Grammatik und Ausdrucksformen.

Albert de Haller, Göttingen, dans une lettre adressée à son jeune confident Vinzenz Bernhard Tscharner, Berne, 12 avril 1751.

“Après une lettre fort tendre de Paris, il m’écrit, et en meme tems il mande a Mariane de Meme, qu’il ne sauroit remplir ses engagements, que ses parens les desaprouvent, Sans marquer que c’est Madame Sa Mere, et que chaque famille se fait un corps, qui se gouverne par des vues generales etc. Je lui repondis avec le coeur touché. Je le ramenai a cet Etre suprême dont il avoit fait servir le nom a me persuader, a l’éternité ou l’innocence et l’équité l’accompagnoit et ne la grandeur et les richesses ne le meneraient pas. Je n’exigeai de lui que le portrait de Mariane et ses lettres. Pourquoi serviroient-elles de triomphe a un homme qui m’éprise cette innocence meme qui les lui a procuré. J’ai tout dit Monsieur. Si le coeur du cavalier peut etre recouvré, s’il est possible de ralumer chez lui des sentimens de justice et de probité, je ne me cache point, je Vous en serai obligé. Mon retour dans la patrie depend en partie de cette affaire. Je ne la desirerai guere, si j’y dois trouver une famille qui m’aura ofensée, et qui par consequent me haira. Cette raison s’ajoutera a d’autres qui me retiennent ici, et je regarderai Berne comme un theatre, pour lequel la Providence ne m’a pas formé. Je penserois tout autrement, si j’avois dans la patrie une fille chérie, un lien aussi fort qu’il seroit tendre m’y atacheroit. C’est le fond de mon coeur que je Vous ouvre. Si M. F. persiste a rompre avec moi, je viens d’écrire les derniers lignes sur Son sujet, et je prierai DIEU, de m’aider a l’oublier et a me tranquilliser sur une ofense, qui porte a l’endroit le plus tendre de mon coeur ... Adieu mon cher Monsieur, je vous charge a Votre age d’une affaire bien epineuse: mais j’aurois voulu cacher a tout le monde une aventure, qui divertit le public lors meme qu’il croit devoir nous plaindre ...”

Franz Ludwig Steiger, Berne, dans une lettre adressée à son ami Albert de Haller, Göttingen, 3 février 1752.

“Toute la ville crie d’une Seule voix, contre l’ingratitude du jeune homme, toute la Ville le condamne et toute la Ville, convient en même tems, qu’on ne peut lui intenter action, selon nos loix; Je l’ai fait venir chéz moi, et dans l’Entretien que j’eu avec lui, je lui entrepris de toutes les possibles; Je lui ai tenu un langage tantôt doux et amical, tantôt vigoureux et severe; il a resisté à l’un et l’autre ... Il a convenu de tout, de son tort, de sa faute, de la breche? irreparable qu’il fausoit à son honneur, et même à sa fortune; il fut d’accord de tout, hors de la necessité de reparer ses fautes ... ”

Johann Georg Zimmermann, Berne, dans une lettre adressée à son professeur Albert de Haller, Göttingen, 27 septembre 1752.

"Il se presente un parti pour Mlle. Votre fille, n'en soyés point surpris. C'est encore une inclination, mais une inclination que personne au monde ne connoit que moi. Je n'ai point de commission dans cette affaire, mais je crois qu'il est de mon devoir de vous en parler. Mr. Jenner que vous avés vu et connu à Goettingue est ce parti. Il a aimé Mlle. Votre fille sans qu'il aye decouvert à personne. Mr. Frisching est venu le couper et Mr. Jenner s'est preté au conseil du destin. Ses anciennes idées ont commencé à renaitre depuis que l'affaire avec Mr. F. a fini. Mr. Jenner trop timide n'auroit jamais osé vous en parler et il s'est confié à moi depuis peu de tems. Il se consoloit toujours le mieux qui pouvoit avec l'esperance de vous voir bientôt avec Mlle. Ici en Suisse. Faites moi la grace, Monsieur, de me parler là-dessus à coeur ouvert. Ce sera un secret entre nous, et personne dans Berne n'en sera informé. Je vous dirois là-dessus ce que je peux vous en dire en honnete homme. Je suis persuadé que Mr. Jenner seroit l'homme de Berne qui vous conviendrait mieux pour un gendre; il est tranquille toujours comme à Gottingue, extremement attaché à son travail et passionné pour les etudes plus que personne que je ne connoisse ici à Berne; il joint à un caractere fort doux les qualités d'un parfait honnete homme qui est cheri d'un chacun qui le connoit. Il a du coté des biens de la fortune les mêmes avantages à peu près que M. Frisching, et sa famille a tout le pouvoir de celle-là sans en avoir l'orgueil. Il croit qu'il pourroit être plus heureux avec Mlle. Votre fille qu'avec qui que ce soit à Berne, et il preferoit l'honneur d'être etroitement lié avec vous à tout ce qu'il y auroit de plus flatteur pour lui dans le monde. Voilà, Monsieur, ce que je peux vous dire là-dessus; parlés à moi comme à l'ami intime de votre maison."

Albert de Haller, Göttingen, dans une lettre adressée à son futur gendre Franz Ludwig Jenner, Berne, 8 novembre 1752.

"Vous allez épouser une personne, qui a ses défauts, vos yeux se ferment à present là dessus, ne les ouvrez jamais trop, je Vous en prie. Nés defectueux nous avons tous nos vices et nos faibles; exiger une perfection théoretique c'est prendre le chemin de hair une femme. On a tout fait pour diminuer ceux de ma fille, et ses devoirs ont été le refrain perpetuel de nos conversations. Je crois voir à travers des ses défauts du bon chez elle, de la douceur au fond des impatiences même, un coeur sensible à l'amitié, qui n'exige pas trop de ses amies, qui se prete, et qui par la même paroit mériter la même equité, qu'elle a pour les autres. Je Vous dirois bien, promettez moi de l'aimer toujours, et je Vous l'accorde. ... Elle aime la lecture, encouragez la et choisissez la pour elle. Une grande partie des défauts des femmes vient de l'oisiveté, il n'y a guere que la lecture qui sache remplir les heures, qui sont de reste pour une jeune femme, dont le mari travaille et que les enfants n'occupent pas ... Procurez lui les plaisirs tranquiles d'une conversation aimable, et puisque Vous lui faites quitter la maison d'un tendre père, repetez Vous souvent, que Vous vous etez chargé de lui tenir lieu de tout, et de lui remplacer les douceurs, que lui procure sa tendresse. Ne soyez pas insensible à ses chagrins, pensez quelque fois, qu'ils n'existeroient point sans l'état où Vous la faites entrer. Et puisque Vous m'avés aimez, aimez moi dans la persone que j'aime peutêtrele plus au monde. Le consentement de Mr. Votre père etant venu d'une manière très obligeante, je repete mon consentement à Votre union, je Vous recommande ma fille chérie, et je Vous prie de l'aimer je ne seray plus – et je Vous donne ma benediction [...]"